

Corse-Matin—Vendredi 25 mai 2007

■ Ajaccio

Corse-Matin - vendredi 25 mai 2007 - page 27

Deux adolescentes décident de se défenster au même moment

Un drame sans précédent en Corse, s'est déroulé hier soir à Ajaccio. Deux jeunes filles, du même âge, colégiennes dans la même classe au Lætitia-Bonaparte, avaient décidé de mourir au même moment en se défenster de leurs domiciles respectifs, éloignés de quelques rues.

Premier drame à 19h20 : une adolescente vient de tomber du 3^e étage dans la cour intérieure du 43, cours Napoléon. Si sur place on parle de chute accidentelle, très vite les événements paraissent plus dramatiques. Alors que cette jeune fille de 14 ans reçoit les premiers secours, un nouvel appel parvient aux services d'urgence. Une seconde adolescente de 15 ans vient de se jeter dans le vide du 2^e étage de l'immeuble Bellevue, avenue Kennedy, dans les mêmes circonstances. Souffrant de traumatismes importants et de fractures multiples après ces chutes d'une dizaine de mètres, les deux camarades de classe sont transportées vers le centre hospitalier de la Miséricorde où leur état est jugé critique.

Comment ces adolescentes en sont-elles arrivées là ? Selon les premières in-



La première adolescente s'est jetée dans le vide à 19h30 d'un immeuble du cours Napoléon. Sa camarade de classe s'est défensterée quelques minutes plus tard, avenue Kennedy. Photo Michel Luccioni

formations, il semble que les deux colégiennes ont quitté les cours ensemble, hier après-midi.

« Tu sautes, je saute »

Sur le chemin, elles parlent longuement de leur mal-être. En rejoignant

leur domicile respectif, elles échangent un dernier coup de fil, se mettent de se défenster ensemble. « Il s'agit de deux tentatives de suicide concertées et chronométrées parce que nous savons qu'elles ont échangé des messages téléphoniques, l'une di-

sant à l'autre "Tu sautes... Je saute", peu avant le premier drame », a expliqué le procureur de la République d'Ajaccio, José Thorel. « Nous avons également découvert des écrits à leur domicile. Des petits mots échangés qui prouvent qu'elles avaient les mêmes intentions morbides. Les enquêteurs tentent de contacter d'urgence les parents de tous les élèves de la même classe pour éviter une contagion si jamais il s'agissait d'un jeu de défis morbides tels que l'on peut en trouver dans tout le pays sur Internet, dans les blogs de collégiens ou lycéens », a ajouté le magistrat.

Dans la soirée, les premiers témoins ont été entendus — notamment des enseignants — et des analyses de sang devaient être effectuées afin de déterminer si les adolescentes étaient dans leur état normal.

Dans la cité impériale, ce drame a provoqué la stupéfaction. « Comment ce genre de tragédie peut se produire dans notre île. La jeunesse corse aussi va vraiment mal » regrettait une riveraine, les larmes aux yeux.

PAULE CASANOVA

Le virtuel du virtuel.

Le virtuel du virtuel, ce n'est pas la tentative de suicide de deux adolescentes corses, pas davantage celle qui a été évitée de justesse mais bien la norme du monde des adultes, offerte - voire imposée - aux adolescents. Il n'est pas jusqu'à la restitution du fait du 24 mai 2007 qui ne soit soumise à la norme du virtuel. A spectaculariser une T.S., deux T.S. en ne parlant presque jamais des autres – rappelons que le jour même de cette effroyable tentative, une centaine de tentatives a dû se produire sur le territoire ! – on déréalise le fait, on le virtualise et on le modélise. « Le terrible pacte morbide des adolescentes » : ce titre en boucle, dans tous les médias, crée une nouvelle entité sémantique virtuelle : depuis quand l'adjectif « morbide » est-il synonyme de « mortel » ?

L'ennui de vivre s'exprime dans les matériaux de l'époque. Naguère – mais en un temps pas très éloigné – les jeux à risques des adolescents exprimaient, au moyen d'une voiture jetée du haut d'une falaise, la « fureur de vivre ». Le jeu avec la mort prisait autant la vie qu'il pouvait en même temps la briser. Nous n'exalterons pas le passé. Mais aujourd'hui, le jeu avec la mort prend ses sources dans une culture qui a répudié la matrice archétypale du passage – matrice donnée, pour nous autres êtres mortels, par le mort – et qui dévalorise ce passage par une inflation de passages plus fantasmés les uns que les autres. C'est à partir de cette inflation de passages que pousse la culture du sujet-objet de rechange, culture qui métaphorise la mort au profit (?) de la métamorphose ; c'est à partir de cette inflation de passages que pousse la puissance de métamorphose n'est plus possible, une excitation - « Exit » - de l'esprit thanatophilique à la recherche d'une pilule de la mort « jubilatoire ». Corps et âmes sont sommés de se refaire, de se métamorphoser, ici-bas, à la religion de la performance virtuelle : bodybuilding, lifting, chirurgie esthétique, fantasme de clonage, coach spirituel s'y entendent. Deux catégories d'âge pâtissent de cette culture, les adolescents et les personnes âgées. L'adolescent et la personne âgée ont en commun d'être exclus de cette culture et par cette culture : l'un, parce qu'il se fait voler son nid, le champ d'expression de ses métamorphoses, par des « parents-coucous » ; l'autre, parce que le « réel » passage le concerne trop. Ces deux pôles de l'existence sont acculés pour des raisons différentes à un « ne pas pouvoir faire » qui est souvent vécu comme un « ne plus plus pouvoir faire ».

Limitons le destin de cette impuissance, pour le présent propos, à l'adolescence. L'adolescent est, pleinement, dans l'acte du corps : en vivant la perte de sa toute puissance idéale, héritée de l'enfance, il se heurte à deux résistances, celle de son propre corps et celle du corps d'autrui à peine découvert. Cette résistance est ce qu'il est. Autrement dit, le réel de l'adolescent se déroule en une suite de métamorphoses essentielles, des actes successifs par lesquels il se montre et par lesquels il se fait voir. Quand un adolescent se montre, il sort son soi pour soi alors qu'en se faisant voir, il sort son soi pour et par les autres. Ce sont là deux séries d'actes qui composent avec deux logiques différentes, l'une immédiate, l'autre médiante et qui s'entremêlent dans la vie de l'adolescent. Mais, pour ce dernier, ne pas aller au terme de ces séries, c'est toujours une façon d'être en panne d'acte, ou pire, d'être dans l'anti-acte porteur de dénouement funeste. On dit que l'adolescent pense beaucoup mais ne réalise pas. C'est une erreur : il réalise – il rend réel – beaucoup de ses actes sans les accompagner de pensées. Et c'est là une donnée positive. En revanche, quand il les accompagne de pensées, c'est déjà son impuissance, sa défaite : le fameux « ça me prend la tête » ! C'est souvent le moment où l'adolescent stationne dans la panne, il joint alors la pensée à son acte en panne. Ce sont les comportements à risques, à moindres risques comme à très grands risques. Être figé dans un acte en panne, c'est être acculé au passage métaphorisé par l'esprit en proie à tous les excès, ceux de la monstration et ceux du « se faire voir » alors confondus. Il y a là une incitation, subie par l'adolescent, à endosser un corps de passage, un corps qui n'est que dans le passage, un corps qui n'est plus. Ce n'est plus le corps en ses métamorphoses essentielles, c'est le corps d'un « revenant » qui n'est jamais parti. Il n'y aurait là qu'accident « passager » si ce corps en manque de réalité – corps exploité par certains jeux vidéos – n'était pas déjà « subtilisé » par la culture inféodée au passage, la culture adulte à laquelle nous venons de faire allusion. Il n'y aurait là que passage en puissance d'accidents si la norme de l'objet de rechange tant magnifié n'occupait pas le terrain jusqu'au paroxysme. Songeons à l'ombre que projette cette même culture de l'objet de rechange, celle dont on vante par ailleurs la face ensoleillée de performances. A cette fin, remarquons, sur Internet, une kyrielle d'images données à voir et jamais racontées comme elles pourraient l'être dans la narration d'un film. Ici telle décapitation, là telle humiliation sexuelle exacerbée. Or, il faut le dire fortement : quand on est dans l'expression adolescente, il y a une différence fondamentale – que la culture adulte feint de ne pas reconnaître – entre le propos de l'adolescent qui affirme « je me vois en train de me tuer » et celui où il dit « je raconte une histoire où je me tue ». Le danger n'est pas le « pacte morbide » prétendument tramé sur Internet (et assurément contracté par les médias). Le danger du danger est bien là : que l'adulte évite de voir cette différence parce qu'il l'a déjà transformée en norme : la norme de la monstration sauvage, pendant obligé de celle qui organise le monde virtuel des adultes. Crier haro sur Internet relève d'une perverse et absolue mauvaise foi, si l'on évite par là de reconnaître que l'adolescent joue, au péril de sa vie, à être plus royaliste le roi adulte. Les « blog » des adolescents (nous) racontent des histoires ; tâchons de ne pas nous raconter une autre histoire pour confirmer notre cécité.